



La maison en polystyrène

Molly Berger

Dans ma famille, l'amour se manifestait par la sécurité et l'abondance matérielle. Mes parents, issus d'un milieu bourgeois, veillaient à ce que rien ne me manque : ma chambre débordait de jouets en tous genres. Nous avons eu, avec mon frère et ma sœur (de 4 et 12 ans mes cadets), ce que l'on peut appeler « une enfance dorée », toujours gâtés. Pourtant, malgré cette opulence, mes souvenirs d'enfance ne se rattachent qu'à une poignée d'objets. J'en ai récemment pris conscience, lors d'une conversation avec un ami. Lui, issu d'un contexte familial bien plus modeste, se souvenait précisément de presque tous les jouets qu'il avait possédés, ainsi que des activités qui les accompagnaient. Il me racontait ses après-midis à grimper aux arbres, ses nuits passées dans une tente au fond de son jardin, ou encore ses performances inspirées des animés qu'il regardait. Bien qu'il se souvienne s'être souvent ennuyé, cet ennui semblait avoir nourri son imagination et ancré des souvenirs durables. En comparaison, mes souvenirs semblaient rares et flous, sauf un.

Mes parents avaient acheté un nouveau four, et son emballage était rempli de grandes plaques et de morceaux d'angles en polystyrène. Légères, poreuses, chaque mouvement produisait un bruit sec et crissant. Je testais toutes les combinaisons possibles avec les différents morceaux, j'assemblais, cassais, coupais ou scotchais. Des bulles de polystyrène tombaient au sol comme de la neige. Au fur et à mesure, l'édifice prenait forme, avec des fenêtres et

des portes qui apparaissaient par la combinaison en symétrie des bords irréguliers, jusqu'au jardin. J'optai finalement pour deux morceaux complémentaires qui encadraient les angles, que je mis en symétrie, posés sur une série de feuilles représentant, en plan, un jardin avant avec sa végétation et son chemin menant jusqu'au portail de clôture, et un jardin arrière, avec une piscine et son étendue verte. J'en ressentais une grande fierté. Je n'avais pas seulement assemblé des morceaux : j'avais donné forme à un espace vivant.

L'anniversaire d'un ami approchait, et, dans un élan de générosité, j'ai décidé de lui faire cadeau de ma construction. Lors de la fête, elle captiva l'attention de tous les enfants, devenant le centre de nos activités. Mais une fois la fête terminée, un sentiment m'envahit : une frustration intense à l'idée de me séparer de ma création. Malgré l'embarras, je repris mon cadeau comme une précieuse relique.

Cette maison, fabriquée en quelques heures et possédée seulement quelques jours, est restée ancrée dans ma mémoire. Elle incarne une émotion forte, une expérience de création pure, contrastant avec les jouets standardisés qui encombraient mon espace. Aujourd'hui encore, je pourrais la redessiner avec une précision étonnante, là où mes innombrables jouets restent des images floues. Elle concurrence facilement, en termes de clarté de souvenir, les

jouets que j'ai le plus utilisés, mais qui m'ont marqué uniquement par le nombre d'heures et d'histoires qu'ils ont passés entre mes mains.

Cette maison en polystyrène matérialise ce que Walter Benjamin appelle le *Spielraum*, cet espace de jeu où l'imagination de l'enfant s'épanouit librement. À travers ses textes, Walter Benjamin critique la standardisation des jouets modernes et l'excès de consommation, qui encombrent non seulement l'espace physique, mais aussi l'espace mental, figeant l'imagination dans des cadres préétablis. À travers l'abondance de jouets standardisés dans ma chambre, j'ai ressenti ce paradoxe : au lieu de stimuler mon inventivité, ils l'étouffaient. Ces objets « déjà terminés » n'offraient pas ou peu de place pour la projection de mes propres récits ou la transformation de leur fonction.

À l'inverse, cette maison illustre le pouvoir de l'agentivité, de la capacité d'agir sur son environnement. Des études en psychologie, notamment celles de Carol Dweck avec la notion de *Growth Mindset* (« état d'esprit de croissance »), soulignent que ce qui rend une expérience marquante, ce n'est ni l'objet lui-même ni le temps qu'on lui consacre, mais l'effort, l'émotion et l'imagination investis dans sa création ou son appropriation. Contrairement aux jouets passifs, la maison m'a offert un véritable terrain d'action : découper, assembler, inventer un espace à habiter. Ce processus a déclenché un flux

d'émotions fortes : la fierté de créer, la joie de partager, la frustration de perdre et enfin la satisfaction de la récupérer. Ces émotions ont ancré cette expérience dans ma mémoire comme un moment clé dans ma construction personnelle.

En repensant à cette maison, je comprends qu'elle dépasse son statut d'objet. Elle est le symbole d'une créativité en éveil, d'une capacité à transformer un matériau simple en un



Barbie et polly-pocket Jouets avec lequel je jouais souvent.

espace habité, d'une possibilité de convertir une idée en objet concret. Cette expérience m'a renforcé dans l'idée que l'enfance n'a pas besoin d'être remplie d'objets pour être marquante, mais d'espaces de liberté où l'imaginaire puisse s'épanouir. Aujourd'hui, cette expérience a influencé ma manière d'interagir avec ma sœur. Lorsque nous jouons ensemble, je l'invite à créer avec moi, à imaginer et construire son propre univers. Que ce soit en fabriquant des meubles pour ses jeux ou en concevant des tenues, je veille à ce qu'elle participe activement à chaque étape : choix des matières, des couleurs, des formes.

À travers ces moments partagés, j'espère lui offrir un véritable *Spielraum*, un espace d'imagination et d'action où elle peut explorer son agentivité, nourrir sa créativité et ancrer des souvenirs forts et partagés.

**Première page : La maison en polystyrène,
jouet que j'ai fabriqué et avec lequel j'ai joué quelques jours.**